

emportés avec lui : une ronce, un caillou, une cruche d'eau qui se changent en un bois, un rocher, un lac.

Ce conte en général se distingue du type précédent par l'absence des épreuves, et par le fait de la connivence du cheval qui fournit les obstacles.

Les similaires scandinave et allemand offrent de riches développements qui contrastent avec la sécheresse du conte basque.

107. L'OISEAU DONT LE CHANT GUÉRIT.

« Un homme fort riche était malade depuis longtemps, si longtemps que les médecins s'étaient lassés à le soigner et ne le tourmentaient plus. Il entendit dire qu'il y avait quelque part un oiseau dont le chant était si mélodieux et avait une telle vertu qu'il suffisait aux malades de l'entendre et de le toucher pour être aussitôt guéris. Le riche homme fit venir son fils aîné, lui donna une bonne somme pour ses dépenses et le fit partir à la recherche de l'oiseau. Mais le fils aîné n'alla pas plus loin que la ville voisine où il mena grand train avec l'argent paternel.

Le malade, ne le voyant pas revenir, s'impacienta. Il appela son fils cadet, lui donna une bonne somme pour ses dépenses et le fit partir à son tour à la recherche de l'oiseau. Le fils cadet n'alla pas plus loin que son aîné, et les deux frères dépensèrent en folies tout leur argent.

Le plus jeune des trois frères, resté seul à la maison, voyant que son père continuait à souffrir et s'inquiétait en outre de l'absence de ses deux fils, n'attendit pas qu'il fût mandé et pria son père de lui permettre d'aller, à son tour, à la recherche de l'oiseau chanteur. Le père résista d'abord ; il craignait de perdre son dernier enfant après les deux autres, mais le jeune homme le pria tant qu'il finit par consentir, et lui donner une bonne somme d'argent pour ses dépenses.

Le jeune homme s'éloigna, plein d'espérance. Comme il passait dans un village, il vit étendu à la porte de l'église, un cadavre auquel était refusée la sépulture. On lui apprit que l'homme était mort insolvable et que ses créanciers lui appliquaient les rigueurs de la loi. Le jeune homme fut saisi de pitié. Il convoqua les créanciers, les paya entièrement et suivit le convoi du débiteur. Puis il se remit en route.

Un renard l'aborda et lui dit : « Où vas tu ?

— Je vais, répondit le voyageur, à la recherche de l'oiseau dont le chant guérit. Peut-être guérira-t-il mon père que les médecins ont abandonné.

— Oui ; l'oiseau guérit toutes les maladies, il ne s'agit que de le trouver. Marche toujours devant toi et tu le trouveras. Mais défie-toi de tes frères qui t'attendent dans la ville prochaine. Ils sont capables de te tuer pour t'empêcher de revenir à la maison et de raconter à votre père comme ils ont mal employé son argent. »

Le jeune homme se promit bien de ne tenir aucun compte de la recommandation du renard. Quelle apparence que ses frères fussent, en si peu de temps, devenus des mauvais sujets, et même des assassins ! Aussi se promet-il de les chercher aussitôt qu'il serait arrivé à la ville.

Mais le renard n'avait pas menti. Les deux méchants frères accueillirent leur cadet avec de beaux semblants de tendresse, le firent dîner avec eux, l'attirèrent le soir, sous prétexte de promenade, au bord de la rivière et le jetèrent dedans, à un endroit où les remous étaient les plus dangereux. Le pauvre garçon se débattit du mieux qu'il pût. Enfin, après avoir bu plus d'un coup, il atteignit les eaux tranquilles et prit pied sous une arche de pont.

Pendant qu'il reprenait ses esprits, le renard arriva près de lui.

« Ne te l'avais-je pas dit ? glapit le renard, n'étais-tu pas prévenu que tes frères te joueraient un méchant tour ? Ne devais-tu pas m'écouter ?

— Renard, mon ami, j'ai eu tort, je le vois bien. Mais ne ferais-tu pas mieux, au lieu de me reprocher ma sottise, de me montrer comment je puis sortir d'ici et trouver l'oiseau dont le chant guérit ?

— Accroche-toi à ma queue », dit le renard.

Le jeune homme saisit la queue du renard, et le renard, en un moment, le transporta sur la rive opposée, où il n'avait plus rien à craindre de ses frères. Puis il lui dit :

« Te voilà maintenant sur le chemin et tu ne peux plus t'égarer. Après trois jours de marche tu arriveras auprès d'un beau château. Tu te glisseras dans l'écurie sans qu'on te voie. C'est là qu'est l'oiseau chanteur, dans une cage toute neuve. Garde-toi de porter la main sur la cage neuve, sans quoi l'oiseau se mettrait à chanter et attirerait toute la maisonnée à l'écurie. Prends, à côté,

une vieille cage, ouvres-en la porte et l'oiseau y viendra de lui-même ».

Le voyageur marcha trois jours et arriva, le soir du troisième jour, devant le beau château. Il pénétra, sans être vu, dans l'écurie, prit la vieille cage où l'oiseau chanteur vint s'enfermer, et se glissa hors du château.

Il était si fatigué d'avoir marché pendant trois jours qu'il s'arrêta au premier village pour y souper et se reposer. En face de la fenêtre, s'ouvrait une galerie dans la maison voisine, et sur la galerie une jeune fille cousait. Elle cousait si gentiment et elle était si jolie que le jeune homme en tomba immédiatement amoureux. « Ah ! se dit-il, si cette belle fille voulait bien m'accepter pour son mari ! »

Tout à coup il vit le renard assis sur le bord de la fenêtre : « Elle t'acceptera si tu sais t'y prendre, dit le renard répondant à sa pensée ; elle ne dépend que d'elle-même. Aie le courage et l'adresse qu'il faut ».

Le jeune homme eut le courage de frapper à la porte de la belle fille, et il sut si bien s'y prendre qu'elle consentit tout de suite à le suivre jusqu'à la maison de son père, où il l'épouserait. Les deux fiancés s'en allèrent donc bras dessus, bras dessous, et la belle fille tenait à la main la cage de l'oiseau chanteur.

Une grande écurie, en partie neuve, en partie vieille, s'étendait tout le long de la route, et par les portes ouvertes on voyait nombre de beaux chevaux aux râteliers. Dans la partie neuve, un cheval, plus beau que tous les autres, sellé et pomponné, semblait préparé pour une course.

« Ah ! se dit le jeune homme, comme ce beau cheval ferait bien mon affaire ! Je mettrais ma belle fiancée sur son dos et elle tiendrait la cage sur ses genoux. »

Tout à coup il vit le renard assis au milieu de la route : « Si tu veux t'emparer de ce beau cheval, dit le renard, passe par la vieille écurie avant d'entrer dans la neuve ; il te suivra sans difficulté. Autrement il hennirait et te mettrait sur les bras une inéchantre affaire ». Le jeune homme suivit exactement les avis du renard, amena le beau cheval sur la route, assit sa fiancée sur la selle et posa la cage sur les genoux de sa fiancée. C'est dans cet équipage qu'il arriva dans la ville où restaient ses méchants frères. Ils virent arriver leur cadet avec une jalousie

amère et se dirent : « Tuons notre frère. Nous deviendrons ainsi maîtres de ses trésors. Nous porterons l'oiseau guérisseur à notre père qui nous prendra en grâce et nous tirerons au sort pour décider à qui appartiendra la belle fille et le beau cheval ». Il allèrent donc devant jusqu'à un endroit favorable où ils se mirent en embuscade. Quand leur frère arriva, ils se jetèrent sur lui et le précipitèrent au fond d'une carrière, après quoi ils se rendirent à la maison, espérant tromper leur père.

Le pauvre cadet resta longtemps étendu au fond de la carrière, incapable de se relever et souffrant de mille meurtrissures. A la fin le renard vint à lui : « Tes affaires vont bien mal, lui dit-il, voilà que tes frères viennent d'arriver à la maison et essaient de t'enlever le fruit de ton voyage. Jusqu'ici ils n'y sont pas parvenus, il est vrai. L'oiseau s'obstine à ne pas chanter, ta fiancée à ne pas manger, ton cheval à refuser l'avoine. Si tu pouvais te remettre sur pied, tu parviendrais peut-être à reprendre possession de ta fiancée, du cheval et de l'oiseau ».

Le jeune homme gémit sans rien répondre, et le renard poursuivit :

« Je puis et je veux te remettre sur pied pourvu que tu acceptes ce que je vais te proposer. Tu me donneras la moitié de ton premier né quand j'irai te la réclamer ».

Sans réfléchir le jeune homme fit la promesse exigée par le renard et aussitôt ses douleurs disparurent. Il se releva frais et vigoureux et, sans s'arrêter en chemin, retourna vers la maison paternelle.

Et au moment où il mit le pied sur le seuil, l'oiseau retrouva la voix et chanta si haut qu'on l'entendit dans toute la maison, et la belle fille parla et le cheval hennit quand il vit l'avoine. Alors il prit l'oiseau dans sa cage et alla trouver son père malade. L'oiseau chanteur sauta sur l'épaule du vieillard et chanta à son oreille si bien que le père fut guéri et embrassa son fils. Alors furent dévoilées les méchancetés et la trahison des deux frères aînés. On les conduisit en prison, comme ils le méritaient bien. Après cela ils n'y eut pas d'empêchement au mariage des deux fiancés.

Au bout d'un an, la dame mit au monde un beau petit garçon. Le jour où elle alla faire ses relevailles, le père, qui était resté auprès du berceau, vit entrer le renard : « As-tu oublié, dit le

renard, que la moitié de ton premier-né m'appartient? Je viens la réclamer. — Je suis prêt à tenir ma promesse ». En disant cela, le pauvre père se mit à aiguiser le couteau de la cuisine.

Mais le renard l'arrêta et lui dit : « Garde ton enfant tout entier. Reconnais en moi celui dont tu as fait enterrer le cadavre abandonné. Tu ne me verras plus ici, mais au Paradis où ton fauteuil est préparé à côté du mien ».

Cf. Grimm : *l'oiseau d'or*. — Kennedy : *la princesse grecque et le jeune jardinier* — Erben (dans Chodsko) : *Ohnivak*. — Sédillot : *le petit roi Jeannot*.

L'introduction de ces trois versions est identique. Un oiseau au plumage d'or vient dérober chaque nuit une pomme d'or dans un jardin royal. Trois frères gardent alternativement le pommier. Les aînés s'endorment et l'oiseau continue son pillage. Le cadet reste éveillé et blesse l'oiseau dont une plume tombe dans le jardin. Le roi devient malade de l'envie de posséder l'oiseau qui porte de telles plumes et les trois frères partent à sa recherche.

Il est probable que cette introduction était primitivement attachée au conte basque. Le récit, tel qu'il existe maintenant, l'a remplacée par celle du conte bien connu en France : *Jean de Calais*. Nous n'avons pas conservé un détail singulier, qui n'a aucune relation avec le récit et atteste une altération qui nous échappe. Le troisième fils du riche homme est *boiteux*, et il est appelé le *boiteux* dans tout le contexte du récit.

Dans les trois versions étrangères, le plus jeune frère, oublieux des recommandations du renard, prend la cage d'or au lieu de la vieille cage. L'oiseau chante et éveille les gardes. On le saisit ; mais on lui donnera cependant la cage et l'oiseau s'il ramène le beau cheval du roi voisin. Même oubli des recommandations du renard. On le saisit ; mais on lui rendra le cheval s'il ramène une certaine princesse. Il permet à la princesse d'embrasser ses parents, malgré la défense du renard. On le prend, mais on lui laissera la princesse s'il vient à bout d'une dernière épreuve. Au retour il garde pour lui la princesse, le cheval et l'oiseau.

Grimm et Erben. Les deux frères aînés dissipent l'argent du voyage, s'installent dans une auberge, tuent leur jeune frère à son retour et se présentent à leur père avec la princesse, le cheval et

l'oiseau. La princesse et l'oiseau se taisent, le cheval ne mange pas jusqu'à ce qu'arrive le héros. On voit que c'est la version basque.

Dans Kennedy, le complot des frères fait défaut.

Le renard se trouve à la fin être le frère de la princesse.

Le conte basque se conclut comme il a commencé, par une imitation de *Jean de Calais*.

Ce récit fait pauvre figure à côté de ses trois similaires, riches en détails intéressants.

Le Petit roi Jeannot. Trois fils d'un roi partent à la recherche d'un merle blanc qui rajeunit et de la belle aux cheveux d'or. Jeannot, le plus jeune, paie les dettes d'un mort, que ses créanciers refusaient de laisser enterrer, et trouve sur sa route un renard, qui le secourt dans la conquête des deux trésors. Ses deux frères le jettent au retour dans un précipice. Le renard l'en tire. Jeannot rentre chez son père, fait chanter le merle, sourire la belle, et chasser ses frères. Le renard est l'âme du débiteur que Jeannot a fait enterrer.

Le conte réunit donc les deux types : *l'oiseau dont le chant guérit* et celui qui suit : *la belle aux cheveux d'or*.

102. LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR

« Il y avait une fois une jeune princesse dont les cheveux étaient d'or et elle était si belle qu'il n'était pas un prince, à cent lieues à la ronde, qui n'eût fait demander sa main. Mais la belle aux cheveux d'or avait refusé tous les partis.

Parmi les prétendants évincés se trouvait un roi qui avait plus donné de fêtes, plus fait de folies que les autres ensemble et qui passait ses jours et ses nuits à se désespérer.

Un petit page qu'il avait à son service, prenant part à ses chagrins, dit un jour à ses camarades : « Le roi est bien bon de prendre tant à cœur les refus de sa maîtresse. Que ne l'enlève-t-il, comme on voit dans les histoires ? S'il voulait seulement m'en donner la commission, je me charge de lui amener tout seul la belle aux cheveux d'or. »

Le propos du page courut tout le palais, et en courant il changea tellement par la malignité des gens, que celui qui l'apporta